

Lecture

Nicole Rousseaux-Larralde

Dans la nuit de Bicêtre, de Marie Didier *

Ce livre, dédié à « ceux qui n'ont pas la parole », est d'abord un livre d'écrivain : son écriture est intense, accrochée au vivant. Et puis, ces pages sont habitées par quelqu'un : quelqu'un qui a cherché, rencontré, assemblé, noué des témoignages, des documents d'archives, des événements historiques majeurs, des bribes de sa propre vie, des données minuscules, de façon à nous donner à rencontrer un homme, Jean-Baptiste Pussin. L'incurable qui rendra aux aliénés de Bicêtre leur dignité par un acte, parmi bien d'autres : les libérer des fers.

Une rencontre au sens fort du terme : le temps et l'espace sont abolis, nous sommes embarqués, Pussin occupe le centre de notre solitude de lecteur, Pussin et avec lui cet asile impossible, ces vies impensables, si près, si loin d'une société en plein marasme, entre la Révolution et la Terreur, qui semble ne rien vouloir en comprendre.

Une rencontre, ni avec un mythe, ni avec un héros, loin du culte de la personnalité : plutôt un nouage réussi entre un sujet, une époque, et une problématique.

Ces résonances très stimulantes pour le lecteur ne vont pas sans dissonances, qui ne sont pas tues. La folie apparaît bien comme ce qui résiste à l'idéologie, et le fou toujours « politiquement incorrect ».

Deux chemins, parmi d'autres, pour parcourir ce livre : l'écriture et le corps.

L'écriture : le parcours de Pussin peut être lu à partir de ce fil, et en voici quelques jalons. D'abord, c'est sous le signifiant d'incurable que Pussin est inscrit sur les registres de Bicêtre (p. 15). Ensuite,

* Le 10 mars, le pôle 8 recevait, à Tarbes, Marie Didier, au sujet de son livre *Dans la nuit de Bicêtre*.

le chemin que lui-même va tracer passe par l'école de Bicêtre (p. 25-28) comme élève, puis comme répétiteur et maître d'école auprès des enfants prisonniers (p. 58-62), et, en même temps, un « étudiant » solitaire, autodidacte, *intra-muros*. Plus tard gouverneur des insensés, c'est en recensant, consignait, notant qu'il organise le quotidien, assigne lieu et place à chacun, malade et personnel (p. 64-71) : ainsi se trouve dégagé ce qui ressemble à la naissance de la clinique du sujet. En écho, d'autres écrits (ceux de Pinel, Colombier, Doublet, Tenon...), de sorte que deviendra possible une humanisation du traitement des aliénés (p. 85-86, p. 134-137). Donc, pas de clinique sans écriture, et sans l'étude des écrits de quelques autres.

Le corps : ce récit est d'une intense sensorialité, récit charnel, où le réel des corps n'est pas en reste. Où l'on voit que le traitement moral de l'insensé s'inscrit dans la matérialité de sa prise en charge (froid, faim, confinement, dénuement...), dans la prise en compte de ce qu'il est en tant que corps. Pussin lui-même apparaît comme corps : marqué par la maladie (les écrouelles), mais guéri par une rigoureuse discipline personnelle, corps vivant dans la jubilation de la rencontre avec une femme, corps touché au plus vif après des masques qu'il ne pourra éviter.

Corps et parole liés, et déliés, dès la première phrase du livre : « Tu peux à peine bouger, contraint au silence, au recueillement dans ce désert puant, dans ce désert bruyant »...

Ce qui est aussi remarquable dans cet ouvrage, c'est une sensibilité et une intelligence clinique, une façon de croiser la subjectivité de l'auteur et celle de son personnage, une position face à l'oubli et à l'ignorance (la dernière page est édifiante), un souci de ne pas faire l'impasse sur la question toujours renouvelée de l'articulation du politique et de la psychiatrie, de la folie et de la société, du sujet et de son objectivation (scientifique, historique...), et une éthique de l'écriture sur laquelle on a envie de conclure, en lui donnant la parole (p. 163) : « Pas d'histoires pittoresques. Il en existe trop sur ce thème. Je voudrais des mots, les plus simples, un souffle entre les mots, pour laisser monter, non pas la vérité qui m'est inaccessible, mais l'âme de la vérité. Celle des insensés, la tienne. »